

Stéphane Pucheu

UNE FRESQUE
PARTICULIÈRE

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-103-2
EAN: 9782355541032

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: juin 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Stéphane Pucheu

UNE FRESQUE
PARTICULIÈRE

L'imagiⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Une fresque particulière

Dans ma tête, c'est comme si le monde autour de moi était entièrement nouveau.

Pourtant, j'entends très nettement des bruits, des sons d'un monde ancien, d'un temps révolu et néanmoins toujours présent.

De quoi s'agit-il ? D'un barrissement ? D'un râle particulier provenant d'un larynx tendu ?

Ce son répété, cette répétition sonore, donc, d'où vient-elle ?

Quel mot nouveau faut-il inventer pour la qualifier ?

Ce que je perçois également, c'est le bruit de feuilles frôlées ou écartées, tandis que d'autres végétaux, sans doute des algues, sont happées. Puis des pas, des empreintes, si grandes qu'un garçonnet pourrait s'y allonger. Dans le

même temps, j'entends des souffles, je sens des mouvements lents et amples qui appartiennent à des masses de chair volumineuses à l'extrême, comme exponentielles. Des masses de mastodontes. Des dizaines de tonnes parfaitement agrégées qui se meuvent avec calme et placidité.

Alors ce cri, ce râle, ce soupir rauque, ce barrissement singulier... cette expression hybride, en somme, ne viendrait-elle pas de ces masses sans fin ?

Tandis que je me pose la question sans véritablement chercher de réponse, je regarde à gauche, puis à droite.

Devant moi, le paysage est nu.

Apparemment bâti pour la course ou l'errance – mais les deux vocations ne sont-elles pas les mêmes – je m'apprête à partir. Mon pelage noir et blanc, tacheté par endroits, est parfaitement luisant, témoignant d'une forme optimale. Mon corps est extrêmement robuste. Mes yeux ont une acuité profonde et mon champ de vision dépasse les cent quatre vingt degrés. Mon ouïe est fine, très fine même. Ma transpiration s'effectuant par le biais de ma langue, j'éprouve souvent le besoin de me désaltérer. Il me faudra faire des haltes fréquentes, je suppose. Le moindre de mes mouvements me renseigne sur la totalité de mon corps, ainsi que son métabolisme. Mon esprit est en éveil constant, il ne cesse de sentir, d'observer et de spéculer. Chargé de souvenirs, anciens ou futurs, traversé par l'enchevêtrement des temps et des époques, je me sens prêt.

Prêt à affronter ce qui m'attend, prêt à découvrir, prêt à explorer.

Dans un rythme régulier, impulsé conjointement par mon instinct et mon intuition, j'entre en course. Le contact entre mes pattes et le bitume est imperceptible, tant mes coussinets sont fermes et rompus à ce type de sol qui, pourtant, n'est pas naturel. C'est comme si j'étais déjà adapté à cet environnement, à ces grands espaces urbains que je suis sur le point de côtoyer.

Après une journée de course ponctuée de haltes destinées à m'abreuver et me rassasier – les sources et les vergers étant nombreux dans cette région aux paysages étendus – je parviens à une mégalopole dont les tours, de loin, annoncent une extension et une présence incontournables, en contraste brutal avec la plaine.

Toujours seul sur la route, je m'arrête à un croisement. Je suis exactement en son milieu et demeure statique un instant. Quart de tour à gauche, quart de tour à droite, il n'y a personne à l'horizon des chemins, des directions empruntables. Non plus que des panneaux indiquant une quelconque destination. À nouveau dans l'axe, je regarde les contours de cette grande ville devant moi, au bout de cette route droite, plate, sans le moindre tracé. Il n'y a pas de véhicule, il n'y a personne. Seul le souffle de l'air parvient à mes oreilles et m'indique un signe de vie.

Cette grande cité, je dois la rejoindre, me dis-je en me remettant en course, en allant de l'avant.

Peu après le premier feu de circulation, je longe un large trottoir rénové où il est aisé de circuler. Le premier édifice qui attire mon attention, en un mot qui me surprend, se trouve du côté opposé. Derrière une enceinte composée de grilles à intervalles réguliers, un palais ou une assemblée dévoile une architecture à la fois classique et contemporaine, des murs en pierre blanche, sans doute polie, côtoyant des surfaces de verre de forme souvent oblongue. L'ensemble des marches constituent un trapèze lui-même soudé à un sol d'une grande superficie. Tandis que mon corps est statique, mon échine est tournée vers ce magnifique bâtiment, précisément sur la première marche de l'espace où deux femmes superbement vêtues – l'une en tailleur blanc et l'autre en pantalon et veste bleu marine – sont en train de se quitter. Après une poignée de mains et un sourire échangés, leurs directions divergent. La dame en tailleur blanc – une femme élégante, aux cheveux bruns et au regard sombre – descend maintenant les marches de l'escalier. Elle tient un dossier sous son bras, un dossier rouge bordeaux. Continuant de descendre, elle regarde en face d'elle, machinalement ou naturellement. Et remarque ma présence qui ne semble pas véritablement la surprendre, dans tous les cas qui ne provoque pas le moindre signe d'étonnement ou d'appréhension apparent. La seule attitude qui montre

une légère modification dans sa manière d'être, c'est un arrêt provisoire au milieu de l'escalier, une pause qui exprime sans doute un intérêt pour ma présence. Elle me regarde fixement, elle aussi, et ne sourit plus. Ses lèvres sont closes, des lèvres qui semblent détendues. Désormais, elle est totalement statique. Puis, je change quelques instants mon échine d'axe, à nouveau dans le sens de mon corps, droit devant moi. Pendant ce temps, elle continue à descendre jusqu'à atteindre la sortie de l'enceinte. Sans regarder vers elle, je vois qu'elle emprunte la même direction que moi, de l'autre côté de la voie, de la chaussée. Je marche doucement. Elle fait de même. Finalement, je regarde une dernière fois en sa direction, tout en poursuivant ma route. J'ai à peine le temps de remarquer son profil – un profil altier qui dégage une grande sérénité – qu'elle tourne déjà son visage vers moi, me regardant avec attention. Cette femme seule, cette femme majestueuse marche à pas réguliers et assurés à quelques mètres de moi. Devant cette sensation que je trouve particulièrement agréable, je me dois cependant de réagir. Sans plus la regarder, je presse mon pas ou mes foulées, avançant plus profondément dans cette immense cité.

Un peu plus loin, alors que j'ai traversé la rue plusieurs fois et que la densité des blocs ne fait que s'accroître, révélant un paysage urbain dominé par des couleurs claires et des formes géométriques, rectangulaires, qui ne sont pas, à première vue, aisées de distinguer les unes des autres

– s’agit-il de logements privés, de bureaux, de bibliothèques ? – j’aperçois, à droite, une villa au centre d’un jardin, une villa comme surélevée, la différence entre sa base et le sol étant nettement visible. Quelques arbres fruitiers dont je me nourris parfois épousent la forme carrée du jardin, une pelouse particulièrement verte et entretenue avec soin, méticulosité même. De là où je suis, du mur en pierre blanche qui me sépare de l’intérieur, j’aperçois un homme au sein de cette villa blanche. Les vitres de la baie ne sont pas ouvertes, mais je parviens quand même à identifier la présence d’un homme assis à un bureau, au milieu de la pièce principale étant donné la largeur de l’espace offert par la baie vitrée. Cet homme est sans doute un écrivain. Son corps est statique, seuls sa main et son bras doivent se mouvoir quelque peu, mais je suis trop loin pour le voir. Je me demande ce qu’il est en train d’écrire. Des aphorismes ? Un roman ? Une nouvelle ? Un texte qui s’apparente à un autre genre ? Peut-être qui m’est inconnu ? Ce qui est sûr, c’est qu’il émane de lui une discipline, une austérité, une passion et un plaisir immenses, voire incommensurables. Ce qui est certain, par ailleurs, c’est que – curieusement – je ne me sens pas fondamentalement différent de lui. Alors que je savoure cet instant précis, cette atmosphère si calme et studieuse, je sais aussi que je dois continuer mon chemin. Je me remets donc en course, adoptant une foulée conjointement longue et souple, droit devant moi.

Je suis surpris, dans l'ensemble, par la sobriété des feux de circulation qui se succèdent les uns aux autres, à intervalles longs et irréguliers.

Regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, je traverse une, deux puis trois voies, évitant les automobiles silencieuses qui roulent à vitesse réglementaire. Puis, je parviens à une zone marchande constituée, pour l'essentiel, de boutiques de vêtements pour femmes. Je ralentis mon allure et avant même de me rapprocher pour véritablement découvrir les vitrines, mon esprit est comme assailli par des phrases, des pensées qui se forment rapidement, comme naturellement : « Les dessous blancs vous iraient à ravir, j'en suis intimement persuadé » ou « Si la beauté suffisait... cela serait trop beau » ou encore « Je suis obsédé par la vie sous toutes ses formes ». Ces mots, sitôt apparus, sont miens, ils font partie de moi cependant qu'ils viennent de l'extérieur, c'est en tout cas mon impression. À pas lents, je me rapproche d'une boutique de vêtements pour femmes, de la lingerie féminine pour être exact, et à ce moment-là, une nouvelle phrase vient à mon esprit : « Pourriez-vous décroiser, croiser et décroiser vos jambes ? Pourriez-vous refaire cela à nouveau ? ».

Maintenant, je me trouve devant la vitrine principale, une vitrine dans laquelle sont exposés plusieurs mannequins de cire. Sur ces corps factices, dénudés, de fins tissus – parfois brodés – étendent leur surface. Des culottes, des porte-jarretelles, des corsets, des balconnets rivalisent de

présence, exhibant des tons blanc, noir ou rouge bordeaux. Parmi ces mannequins, une femme – sans doute la dame responsable de la boutique – est en train de réajuster quelque dessous. Elle est à moitié penchée vers l'avant, ses mains sur celles du mannequin le plus près de la vitre. Sa tenue – un ensemble bleu marine composé d'un chemisier et d'un pantalon – lui va parfaitement. Ses cheveux bruns, légèrement ondulés, sont coiffés sur le côté. Leur masse est dense et leur éclat certain. Tandis qu'elle poursuit son réajustement, je remarque l'ouverture de son chemisier, ou plutôt un bouton laissé ouvert au niveau de la poitrine et qui permet d'entrevoir des formes généreuses, vêtues de blanc. Ayant tourné son visage vers moi, elle me regarde sans appréhension, à peine avec curiosité, et ne modifie en rien sa posture. Effectuant un va-et-vient oculaire entre ses yeux et son chemisier, j'accentue, semble-t-il, son attention sur moi, une attention comme sensuelle. Alors, je tourne la tête à gauche, puis devant et, ne remarquant personne, décide d'entrer, poussé sans doute par mon instinct.

En deux foulées amples, je suis à l'intérieur du magasin. Il n'y a personne sinon cette dame qui continue de s'affairer dans la vitrine et une collègue debout derrière le comptoir oblong, au centre de la boutique. Le magasin est vivement éclairé : des plafonds émergent des lampes circulaires, des murs se reflètent des lumières halogènes. La jeune vendeuse me regarde avec étonnement et ne paraît pas rassurée.

Lentement je m'avance vers elle, lentement je contourne le comptoir qui me sépare d'elle. Elle décide alors de le quitter, craignant sans doute quelque méfait. Ma nuque effectue plusieurs rotations afin de se rendre compte de l'omniprésence de ces textiles, de ces dessous rangés dans un ordre rigoureux, de ces vêtements nombreux. Brutalement, ma mâchoire s'empare de l'un d'entre eux, suspendu à côté du comptoir, une culotte blanche en coton. En deux ou trois coups d'incisives, le tissu est lacéré, comme s'il avait été la proie d'une meute que rien ne pouvait arrêter. J'ai à peine senti, dans ma nuque, la pression exercée sur le support ambulancier en forme de croix qui est maintenant couché sur le sol, et dont les différents articles sont désormais éparpillés, comme des pétales blancs. Maintenant, je continue d'avancer très lentement vers cette jeune femme qui recule jusqu'à la cabine d'essayage. Sa jupe rouge se plisse au fur et à mesure qu'elle recule, cependant que mes omoplates bougent lentement, chaque fois que mes pattes entrent en contact avec le sol. Puis, je reste statique un instant, la fixant des yeux. Cette jeune femme blonde aimerait peut-être pousser un cri mais elle n'y parvient pas, sans raison apparente. Sa bouche demeure ouverte et ses yeux conservent leur attention sur moi. À ma droite se trouve un miroir rectangulaire légèrement incliné vers l'arrière. Je viens en quelque sorte de le traverser, mon pelage noir et blanc, épais et luisant étant apparu furtivement. Un seul coup de mâchoire latéral suffit pour lui ôter sa jupe avec

autorité. Dans son mouvement, elle vient de choir sur le sol, au milieu de la cabine. Son chemisier noir s'est ouvert en son milieu. Ses cheveux, longs, sont épars. Je me conforme à ce nouveau tableau : de jolies jambes, une culotte blanche, une main à plat sur le sol et l'autre retournée, un corps ou un buste comme offert. Je m'avance jusqu'au milieu de ses jambes et la regarde quelques secondes, pour la dernière fois. Ses yeux sont clos, elle respire lentement. Impavide je suis, impassible devant ce spectacle que j'ai provoqué. Mes yeux, tels un scanner, ont enregistré la moindre parcelle de sa chair et la plus petite surface de ses habits. Puis, je me retourne doucement et me dirige vers la sortie. Avant de franchir le seuil, j'adresse un dernier regard à la dame qui officie dans la vitrine et qui n'a pas bougé, assistant à la scène sans appréhension semble-t-il. Elle vient de se redresser et me regarde avec toujours autant de bienveillance. Cette femme, cette dame est vraiment...

Mais je dois partir, quitter ce lieu et poursuivre ma déambulation.

[...]

Table des matières

Une fresque particulière	7
Cuirassé	27
Mobile	37
Béton	47
La machine	55
Délavé	67
Laqué	75
Phalange	87
Le château	95

du même auteur

— **Le dernier homme** *suivi de* **Étrange Éros**

Le chasseur abstrait éditeur – 2009

— **Pour une véritable littérature**

Le chasseur abstrait éditeur – 2010

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer mai 2010

ISBN : 978-2-35554-103-2
EAN : 9782355541032

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal : juin 2010



Stéphane Pucheu est né à Pau, en 1970. Il vit dans le Lot-et-Garonne. Avant tout passionné par le savoir, il a suivi des études de Sociologie, puis d'Histoire, obtenant respectivement une Maîtrise et une Licence. À travers « l'odyssée libérale » comme il aime à le dire, cette époque qui nous oblige à changer de métier, il a travaillé dans l'administration comme opérateur de saisie, dans le secteur social comme aide-éducateur, puis dans l'enseignement associatif comme précepteur, avant de devenir journaliste, à partir de 2007, dans la presse écrite. Cette dernière expérience s'est achevée en 2008, une expérience marquée par la participation à la création du premier journal hebdomadaire d'informations locales, un journal gratuit, Sept en Lot-et-Garonne.

UNE FRESQUE PARTICULIÈRE

Et si, après tout, le narrateur était un loup ? Un animal, un être libre qui choisit lui-même ses contraintes ?

Faut-il y voir, par ailleurs, la parabole de la nature et de sa toute puissance ? Sans doute. Plus certainement, le même destin que partagent l'homme et l'animal.

Dans les autres nouvelles, des analogies sont créées à partir d'impressions esthétiques, de jeux linguistiques parfois traversés par des considérations littéraires, par la voix de la littérature. En opérant de nombreux glissements, la narration rapproche des mondes réels ou fantasmés, au départ éloignés et qui, ensemble, constituent le texte

Prix : 16€



www.lechasseurabstrait.com